# RAPPORTS ET COMMUNICATIONS

## I

## COMMENT DOIT-ON FOUILLER UNE VILLE ROMAINE[1]

PAR JEAN COLIN

Ancien membre de l'École de Rome
Conservateur du Musée de Sarrebourg.

C'est seulement au XX^e^ siècle que l'influence des travaux préhistoriques s'est fait sentir sur les méthodes de l'archéologie romaine, et que la méthode stratigraphique a introduit dans ces investigations une précision qui faisait défaut. Il est cependant assez délicat de définir les moyens aujourd'hui employés dans la fouille d'une cité romaine. La méthode n'est pas partout la même. Ce n'est bien souvent qu'une question d'espèce. On ne déblaie pas de la même façon en Italie, en Afrique ou en Gaule. Ni le climat, ni les matériaux employés, ni les conditions d'ensevelissement ne sont les mêmes. Par suite, l'état de conservation est différent. Il ne serait pourtant pas sans intérêt d'étudier ces différentes méthodes. Cette étude n'a jamais été faite. Or, bien des procédés employés dans tel chantier pourraient être appliqués ailleurs avec profit.

Pour donner une idée rapide de la méthode suivie de nos jours, il suffit de prendre deux exemples assez différents l'un de l'autre : Pompéi, qui nous est entièrement conservée sous la cendre du Vésuve, et Strasbourg-Argentoratum qui a été complètement détruite, dont l'emplacement tout entier est recouvert par une ville moderne.

*Pompéi.* Si les maisons de Pompéi sont en ruines, c'est à cause de l'ancienne méthode de fouille. Pompéi n'a pas été détruite par l'éruption du Vésuve, mais s'est conservée intacte sous la cendre.

1. Résumé d'une communication avec projections faite à la Société des Études latines le 14 juin 1924.

Il doit donc être possible, par une méthode convenable, de mettre à jour les maisons telles qu'elles étaient au moment de la catastrophe. Cette méthode, qui s'est perfectionnée au cours du XX^e^ siècle[1], est tout entière dominée par trois points :

1. Moulage.
2. Déblaiement par couches horizontales.
3. Restauration.

Certaines parties de maisons et de meubles sont tombées en poussière, laissant leurs traces en creux dans la cendre. En coulant du plâtre dans les cavités, on reconstitue les objets dont elles forment en quelque sorte un moule. On obtient ainsi des maisons dont les murs et les objets durs, bronzes, statues, sont authentiques, et dont les parties qui ont péri (armoires, portes, poutres, etc.) sont conservées en plâtre.

Le déblaiement par couches horizontales consiste à dégager les maisons par le haut, au lieu d'avancer en tranchées. On évite ainsi l'effondrement des parties supérieures sur les parties basses. L'étage supérieur étant découvert, on repère photographiquement l'emplacement de tous les objets ; on coule du plâtre dans toutes les cavités, et on enlève ensuite tout ce qu'on peut, afin d'éviter que le poids de l'étage le fasse écrouler sur le rez-de-chaussée. On procède de même pour l'étage inférieur. On étaye les murs ; les plans et les photographies permettent plus tard de remettre tout en place. Ce dernier travail n'est pas une reconstruction, mais une consolidation, une recomposition des parties démontées. On obtient ainsi des maisons à peu près complètes, donnant une extraordinaire impression de vie. Un problème grave est celui de la conservation des fresques. A l'heure actuelle, on les laisse en place en les protégeant par différents procédés. Mais on les voit s'effacer d'année en année.

Le problème est donc le suivant :

A-t-on le droit de conserver en place les fresques des façades exposées au froid et à la chaleur, pour que ces fresques concourent à nous rendre l'image de la rue antique... Ou bien doit-on les enlever pour les garder le plus parfaitement possible à l'admiration de la postérité?

1. L'avant-dernier directeur des fouilles, M. Spinazzola, n'a fait qu'appliquer, avec plus ou moins de bonheur, la méthode mise au point par ses prédécesseurs immédiats.

Autre problème : la restauration, qui apparaît quelquefois comme le terme de la fouille, coûte beaucoup de temps et d'argent. Est-il raisonnable de s'attarder à la reconstitution de telle maison, de tel détail, propre à offrir au grand public des touristes une résurrection impressionnante de la vie antique, au risque de retarder et de compromettre le déblaiement d'ensemble tant attendu par le monde savant?

*Strasbourg.* Strasbourg n'ayant pas été conservé par la cendre d'un volcan, mais plusieurs fois détruit par les légions en révolte ou par les Barbares, plus rien ne reste au-dessus du sol; c'est donc dans le sous-sol qu'il faut chercher. Ce fut l'œuvre de M. Robert Forrer, directeur du Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg. Il profita des travaux de canalisation effectués dans toute la ville pour s'orienter dans la topographie d'Argentoratum, en faisant abstraction des indications trop peu précises des vieux archéologues.

Des travaux devant être entrepris dans une rue, la municipalité en prévient M. Forrer. Celui-ci envoie sur les lieux quelqu'un de son personnel. On photographie chaque particularité archéologique, on prend des coupes de terrain, avec l'indication d'altitude, non pas d'après le niveau du sol, qui change chaque année, mais d'après le niveau de la mer. Les objets découverts sont numérotés et ensuite envoyés au Musée.

Pour étudier la topographie d'Argentoratum, la méthode consiste à repérer, grâce aux trouvailles fortuites et aux vieux plans de Strasbourg, les différentes traces de remparts du camp légionnaire, puis à en vérifier l'existence par des sondages. Toutes les trouvailles sont reportées sur une série de plans qui éclairent d'un jour tout nouveau le développement d'une grande ville militaire de l'empire.

Quant aux objets exposés dans les vitrines, M. Forrer pense qu'ils doivent être restaurés. Cela présente un plus grand intérêt pour le public. Au point de vue historique, la forme reconstituée des vases, par exemple, permet de déterminer l'époque de leur fabrication et de dater ainsi le milieu où ils ont été découverts. Ces restaurations s'entourent d'ailleurs de toutes les garanties possibles.

Jean COLIN.

NOTE DE RÉDACTION

Cette communication a été suivie d'un échange de vues animé, dont les principales conclusions peuvent être résumées ainsi :

M. J. CARCOPINO tient à mettre en garde contre la généralisation de la méthode de restauration inaugurée avec bonheur dès 1903 par M. Pais et le comte Cozza, qui, d'un côté, comporte toujours une part d'hypothèse, et, de l'autre, par les travaux et les dépenses qu'elle nécessite, risque de ralentir la fouille proprement dite.

Comme M. J. Colin, il estime qu'à la « restauration » il faut préférer la « reconstitution » telle que la permettent les moulages, qui sont des documents irréfutables. Il n'est pas moins nécessaire de distinguer entre restauration et reconstitution quand il s'agit de documents archéologiques que lorsqu'il est question de documents épigraphiques. Il y a reconstitution toutes les fois que l'archéologue tient à sa disposition tous les éléments du problème ; il y a restauration lorsque la pensée de l'archéologue est obligée d'intervenir pour combler la lacune.

En ce qui concerne les monuments périssables, il faut répéter avec insistance que le maintien sur place, si les mesures de préservation n'ont pas été prises, expose les objets fragiles, stucs, peintures..., à une altération rapide ; lorsque la protection est difficile à réaliser, il est préférable de ne laisser en place que les documents dépourvus de toute valeur esthétique ou documentaire, et en particulier, pour les sculptures, des moulages.

Relativement à la restauration, M. TOUTAIN estime aussi qu'il faut se montrer très circonspect, et que c'est déjà beaucoup de conserver en l'état ce qui existe ; il signale le danger des restaurations qui finissent par être prises pour des originaux. Enfin il recommande la plus extrême prudence en ce qui concerne la méthode de repérage de M. Forrer : il ne faut pas attribuer une valeur absolue aux localisations fournies par des fouilles qui ne révèlent souvent qu'une disposition secondaire ou accidentelle. La situation de l'archéologue à cet égard est à peu près comparable, comme le remarque M. MAROUZEAU, à celle du philologue qui édite un texte : l'objet révélé par les fouilles est, comme le mot fourni par les manuscrits, susceptible d'avoir été altéré, retouché, déplacé par accident ou volontairement, de sorte qu'il faut interpréter les repérages et qu'il y a une critique des fouilles comme il y a une critique des textes.